Document generated on 08/08/2025 6:16 p.m.

Relations

RELATIONS

Échos de bivouacs

Marie-Célie Agnant

Number 809, July–August 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93491ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Agnant, M.-C. (2020). Échos de bivouacs. *Relations*, (809), 50–50.

Tous droits réservés © Relations, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Échos de bivouacs

Marie-Célie Agnant

L'auteure est écrivaine

C'est à partir d'une réflexion sur les questions identitaires que m'est apparu ce prisme qu'est mon « nomadisme revendiqué » – j'emprunte tes mots[1] – et ses rayons lumineux : détachement, délestage, renoncement, guerre contre l'égo, quête de l'essentiel.

Lente, patiente, cette réflexion a commencé à faire son chemin en moi alors que j'abordais ce que je nomme mes années d'éveil, début d'un long et interminable apprentissage. Je venais de quitter ce lieu où j'avais grandi, là où n'existait qu'une unique fenêtre, bâillant sur l'horizon, avec vue sur ces havres, ces édens où coulent le lait et le miel.

Enfant, j'avais su apprécier ma qualité d'être humain, au même titre que tous ceux qui peuplent la planète. Je n'avais pas conscience, à cette époque, que notre identité se construit au fil du temps, imbriquant nos expériences sociales, collectives et individuelles, passées et présentes ; je n'avais pas conscience, dis-je, qu'elle est constitutive du rapport que nous entretenons avec le monde.

Grâce au déracinement, à l'inévitable mort qui en découle, j'éprouvai ce poids, ô combien accablant de l'Histoire, la force des préjugés et la pesanteur de l'ignorance. Je compris que les questions identitaires et raciales, tout comme les rapports de sexe et de classe, découlent des rapports de force qui régissent nos sociétés. J'appris aussi que certains individus et certains peuples ne peuvent se permettre de se prétendre chez eux partout sur la planète, ni s'abandonner béatement à l'extase de l'évocation d'une patrie universelle, abstraite, totalement désincarnée.

Il existe, en effet, ce refrain prônant un universalisme fourre-tout auquel tu lies le nomadisme. C'est, à mon avis, une erreur, un amalgame, car cette conception « utilitaire » de l'universalisme relève bien plus d'un effort désespéré de conjurer le sectarisme, une réponse donc à l'invisibilité de l'Autre. Ritournelle « universaliste » floue, elle est malheureusement reprise en chœur par des chantres issus de groupes dits minoritaires, transmise souvent par la voix d'artistes, d'écrivaines et d'écrivains, grisés sans doute, par les nombreux voyages, et par les honneurs qu'ils reçoivent là où ils sont invités. Quête légitime d'espace ? Désirs de conquête ? Comment leur en tenir rigueur puisque, pour survivre, il faut, semble-t-il, conquérir ?

Je n'essaie pas de jouer les démiurges. J'ai simplement découvert, au fil de mes expériences, que la patrie universelle est un luxe auquel tous ne peuvent aspirer, et que je ne puis faire abstraction de la place assignée dans le monde à certaines catégories de gens et de peuples, et encore moins faire l'économie d'une réflexion sur le passé.

La grande Histoire se suffit à elle-même et s'écrit d'elle-même. Nous devons donc nous atteler à l'écriture de la petite histoire, l'histoire du dedans, celle qui se passe dans l'esprit et dans le cœur des êtres humains qui affrontent les horreurs et soubresauts de cette grande Histoire, parler de ceux qu'elle achève dans une infinie violence. Comment écrire, ami, dis-le-moi, et se contenter de formules aguichantes, guidé uniquement par ce désir inassouvi de séduction qui nous tenaille, fermer volontairement les yeux et… planer ?

Ainsi, mon « nomadisme revendiqué » guide mes pas vers ces territoires où « l'amérindianisation » sévit ; il me somme de ne pas ignorer frivolement brutalité, oppression, dépossession ; il me conduit vers ces camps de concentration où croupissent Palestiniens, Yéménites, Syriens et tant d'autres peuples. Et je frémis, face au jeu de l'autruche des puissants.

Nomade, comment taire la déterritorialisation, la suppression des libertés, les murs que l'on érige, les barbelés que l'on dresse, les frontières qui se resserrent, tandis que précarité, désarroi et mort programmée de tant d'êtres humains gagnent du terrain ?

Du jour où j'ai compris la situation des Noirs en Afrique du Sud et la lutte menée par Mandela, je compris également la dépossession subie par les Premières Nations, ironiquement nommées puisqu'aujourd'hui elles sont incontestablement les dernières. J'ai pu lier leur histoire à celle des Palestiniens ou des Portoricains réduits au silence le plus total. De ce jour, aussi, j'ai fait le lien entre une Haïti démantelée et l'agression permanente vécue par le peuple cubain, depuis qu'il a juré d'être maître chez lui.

Immanquablement, je reviens à ce concept de nomadisme couplé au « marronnage » : quête de liberté, soif d'affranchissement sans cesse réaffirmée ; volonté de faire fi de toutes ces pollutions extérieures, lesquelles, par une indicible violence, nous dépouillent même de notre liberté intérieure. Et puis, en tant qu'être vivant, ne sommes-nous pas tous nomades puisque la Terre ne nous appartient pas ? Malheureux sommes-nous, qui avons oublié que nous lui appartenons !

Nomade, oui, mais arrimée à ce monde ; je l'habite avec ses ramifications innombrables qui s'éclairent, se marient, se complètent ; avec les joies, les peines et les souffrances qu'il engendre. Je suis née dans un des pays qui a été le plus abimé par les politiques coloniales et néocoloniales, j'ai ainsi hérité d'une mémoire consciente qui porte le poids de l'histoire et de ses dérives ; forgée par les chaînes, inscrite au tison sur les peaux sacrifiées de mes ancêtres, elle ne saurait être qu'une mémoire véritablement engagée. Mémoire-outil, mémoire-résistance contre l'amérindianisation de ceux que l'on considère comme des sous-peuples et que l'on raye de la carte du monde, elle se veut aussi une mémoire croisée. J'ai ainsi fait mienne cette idée, si bien exprimée par Édouard Glissant, d'une mémoire multiple, délivrée et ouverte sur le monde ; une mémoire d'avenir, qui n'est pas celle de la tribu, mais de toute la collectivité humaine.

1. Je parle de mon ami C. Voir mes Carnets précédents.